Yves Thériault, *Tayaout, fils d'Agaguk*, Montréal, Éditions de l'Homme, 1969, 158 p.

Laurent Mailhot

Volume 5, numéro 4, novembre 1969

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036423ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036423ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Mailhot, L. (1969). Compte rendu de [Yves Thériault, *Tayaout, fils d'Agaguk*, Montréal, Éditions de l'Homme, 1969, 158 p.] *Études françaises*, 5(4), 494–497. <https://doi.org/10.7202/036423ar>

YVES THÉRIAULT, *Tayaout, fils d'Agaguk*, Montréal, Éditions de l'Homme, 1969, 158 p.

Tayaout a quinze ans, « l'âge d'homme fait ». « Il ne veut respirer aucun air que d'autres respirent » (p. 26). Il part seul, sans femme, vers le Sommet de la Terre. « Est-il possible de parcourir un pays qui n'a pas de fin sans en apercevoir les fantômes ? » (p. 29). Tayaout les aperçoit tous. « Il faut que

je pense », dit-il, et il médite, philosophe; il s'interroge sur ses origines, les Anciens, la cosmologie. Contrairement à son père, il observe moins (les pistes, les signes) qu'il ne rêve, n'imagine. Agaguk était un chasseur, un pêcheur; Tayaout est un pèlerin, un homme de l'aventure intérieure. Monte en lui un désir, qu'il ne comprend pas, de créer des formes, des images qui témoignent éternellement de son pays et de sa race. Un matin, il tire sur un énorme ours blanc, qu'il ne fait que blesser, et qui lui déchire l'épaule. « (L'ours était-il totem ou tabou ancien, chargé de précise mission?) » (p. 31). Dans le délire de sa fièvre, le jeune homme croit reconnaître en l'animal un ancêtre, le premier de tous, l'Inuk-Maître. Sa faute fut de ne pas apaiser les mânes de l'ours, par un geste propitiatoire, avant de s'attaquer à lui. La même bête (et, du coup, la lignée ancestrale) se vengera, à la fin, en dévorant, après son parricide, Tayaout, qui vient d'abattre Agaguk d'une décharge en plein visage, sans lui laisser le temps de s'expliquer.

Sur une île longue et basse de la côte du Labrador, « l'île introuvable », qu'il repère « sans consciemment la rechercher » (p. 85), Tayaout a redécouvert au cours de ses pérégrinations la pierre fée, la pierre magique, la pierre de mer verte aux marbrures blanches, la stéatite, « la pierre ancienne qu'autrefois les Inuit formaient patiemment en lampes immortelles, dont jamais la flamme ne s'éteignait » (p. 47). La tribu produit bientôt soixante sculptures, et vend à un certain Jones « ce qui devait être la première manifestation de l'art primitif esquimau dans les contrées du sud » (p. 123). Voilà le nœud, la trahison, l'infamie. Car il s'agit ici d'autre chose que d'un artisanat, même rituel. Il s'agit, en étudiant et travaillant la pierre, de libérer une âme platonicienne (de phoque, de baleine ...); jamais d'imposer au matériau une forme nouvelle, profane, arbitraire. L'imagination de l'homme peut tout au plus rencontrer, épouser l'imagination passive de la pierre divine. Tayaout est moins un artiste qu'un prophète, un messenger. Il remplacera d'ailleurs l'Aveugle-voyant dans son rôle de chaman et de justicier.

L'écriture de *Tayaout, fils d'Agaguk* est appliquée, parfois jusqu'à l'excès, l'obscurité, le pléonasme (« clé-sésame »). Non seulement plusieurs mots rares ou techniques (*embouquer, ptarmigan, halbran*), archaïques ou recherchés (*bréhaïgues, naves, ponant, mussé, accore*) émaillent le texte de Thériault, mais les joliesse se bousculent tout à coup en l'espace de quelques lignes, d'un paragraphe: « ... la coruscation de quelque étoile, la carde des brouillards dérangés par le vent, le friselis des poudreries quand elles butent contre les congères, les blandices d'un pâle soleil ... » (p. 62). Le morceau de bravoure qui ouvre le chapitre VII de la seconde partie (p. 125) est cependant

réussi, malgré quelques clichés (« la garde stellaire »), à cause de son mouvement ample et vigoureux qui va s'accroissant jusqu'à une chute qui, en effet, le ramasse et frappe droit comme une balle.

L'éditeur présente le nouveau « roman » d'Yves Thériault comme la « suite logique » d'*Agaguk*; en fait, il s'agit moins du deuxième volet d'un diptyque que d'un épilogue ou d'un appendice. *Agaguk* était une vaste fresque monochrome, *Tayaout* est une miniature; *Agaguk* était une saga, *Tayaout* est une fable. Beaucoup plus court qu'*Agaguk*, *Tayaout* semble plus étiré, redondant. Ce qui était épique dans *Agaguk* se rétrécit en un conte didactique, une *moralité* aux intentions polémiques évidentes. Les comparaisons que l'on peut faire entre les deux œuvres ne sont guère à l'avantage de la dernière. Les cachemars, les prémonitions, les monstres nocturnes sont trop nombreux dans *Tayaout*, et d'interprétation trop facile aux psychanalystes amateurs; l'ours est une pauvre réplique du Grand Loup Blanc; l'admirable figure d'Iriook apparaît à peine, et durcie, sans amour, sans compréhension envers « son homme ».

Tayaout, fils d'Agaguk est, pour une part, un pamphlet contre le gouvernement, la Hudson's Bay Company, la société de consommation, le Sud, les Blancs; contre, pêle-mêle, « ces gens de peu, missionnaires, fonctionnaires, trafiquants et enseignants goebbelistes du soi-disant savoir blanc » (p. 67). Pour défendre l'autonomie des Esquimaux et la fidélité à leur culture, un reportage documenté ou, mieux, une œuvre littéraire tout aussi engagée mais symboliquement profonde et multidimensionnelle, aurait sans doute été plus efficace que ce mélange de style noble et de journalisme rapide. Thériault a raison de dénoncer les besoins artificiellement créés; de craindre la mollesse engendrée par l'usage de la motoluge; d'opposer la vulgarité radiophonique aux « chants doux, susurrés dans les iglous ». Avec *Tayaout*, il reconnaît que, grâce aux Blancs, les vêtements sont plus chauds, les traîneaux mieux boulonnés, les fusils (à viseur télescopique) plus efficaces. Mais il enfonce des portes ouvertes lorsqu'il se croit tenu d'excuser les Errants du Pôle de n'avoir pas inventé la roue ou la maison de pierres (p. 77).

Que va prêcher Thériault aux jeunes Esquimaux « prostitués »? Non pas l'industrie, l'artisanat ou l'art, mais le retour à la magie. Le récent Festival culturel panafricain d'Alger, plus révolutionnaire et plus réaliste, proposait aux Noirs et aux Arabes « le passage de la racine aux feuilles, la synthèse entre les formes traditionnelles et les formes modernes » (*le Nouvel Observateur*, n° 247). À *Agaguk* qui parle d'accepter quelques dollars en échange des statuettes qu'il fabrique, Iriook répond,

à la façon des héroïnes de Laure Conan: « Tu aurais le monde à toi, et tu n'aurais plus l'outremonde » (p. 115). Le crime d'Agaguk est de ne plus croire aux Esprits, aux idoles. Il devient un bouc émissaire commode, tel Herón dans *les Commettants de Caridad*. « Honorer et vénérer les dieux et les laisser se charger, eux, de renvoyer les Blancs vers leur sud oppressant... » (p. 95) paraît une solution bien aléatoire, une démission plutôt qu'un combat. L'auteur ne fausse-t-il pas les cartes en prenant si manifestement le parti de Tayaout contre son père, puis de l'ours blanc contre Tayaout ?

Thériault qualifie souvent de thrène, cantilène, lourde mélopée, psalmodie, etc., les chants plaintifs, les récits et les murmures de ses personnages; on pourrait caractériser de même le ton et le rythme général de *Tayaout, fils d'Agaguk*. Quant à sa structure, elle s'apparente à la « spirale lente et plate » des blocs de glace qui, en s'agglomérant, constituent l'iglou. *Tayaout* est une hutte exiguë et circulaire où les héros s'enferment dans l'atmosphère rance de leur fatalisme et de leurs superstitions. Au dénouement, marqué par la double mort des protagonistes, n'est-ce pas l'horizon et le trou d'aération lui-même qui se bouchent ? Les Esquimaux — et les Indiens — de Thériault n'ont-ils d'autre avenir que leur passé, d'autre libération que la soumission à leurs dieux ? Peut-être. Et ce qui paraissait un pamphlet raciste, réactionnaire et naïf, devient alors, tragique et vrai, le long cri guttural d'une agonie. Un chant où l'on n'a plus le choix de ses nostalgies, où la proximité de la mort ramène le royaume des ombres.

L. M.